



HAL
open science

La chute dans l'oubli

Bernadette Bensaude-Vincent, Eva Telkes-Klein

► **To cite this version:**

Bernadette Bensaude-Vincent, Eva Telkes-Klein. La chute dans l'oubli. Les identités multiples d'Emile Meyerson, éditions Champion, 2016, 978-2-7453-3110-6. hal-01496887

HAL Id: hal-01496887

<https://hal.science/hal-01496887>

Submitted on 28 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHAPITRE 13

LA CHUTE DANS L'OUBLI

Bernadette Bensaude-Vincent et Eva Telkes-Klein

Meyerson s'éteint en 1933, peu après la sortie de son petit livre sur la physique quantique, sans enfants, sans élèves. Qui peut alors assumer l'énorme travail de diffusion de sa pensée auquel il s'est adonné sans relâche, en entretenant un réseau de correspondants et de disciples ? Faute de relais institutionnels, son œuvre est livrée aux initiatives individuelles et voyage au gré des événements et des modes intellectuelles.

En 1992, Jean Largeault publie un article intitulé : « Émile Meyerson, philosophe oublié¹ ». Comment peut-on « oublier » une œuvre aussi importante, déjà connue, largement diffusée ? Meyerson a-t-il été simplement oublié, ou plutôt éclipsé, activement effacé de la mémoire ? Et une fois disparu de l'avant-scène de la philosophie des sciences, sur quel mode est-il encore lu aujourd'hui ?

Dans sa patrie d'adoption, durant les décennies qui suivent sa mort, Meyerson est durablement effacé de la scène épistémologique, cependant sa pensée circule et fait son chemin à l'étranger, en particulier aux Etats-Unis où elle affleure dans le courant qui professionnalise l'histoire et la philosophie des sciences au cours des années 1960. Le graphique ci-dessous montrant l'évolution des publications relatives à l'œuvre de Meyerson (Figure 1) révèle clairement une apogée dans les années trente suivie d'une chute brutale dans les années quarante². Autant la diffusion de son œuvre est sensiblement égale en France et dans les pays étrangers de son vivant, autant l'éclipse est totale en France au cours des décennies qui suivent sa mort, alors même qu'ailleurs paraissent encore des monographies sur sa philosophie. Le timide regain dû à une journée de commémoration commune de Gaston Milhaud et de Meyerson ne suffit pas à provoquer une inversion de tendance³. Meyerson réapparaît à l'étranger dans les années soixante-dix avant d'être « redécouvert » en France.

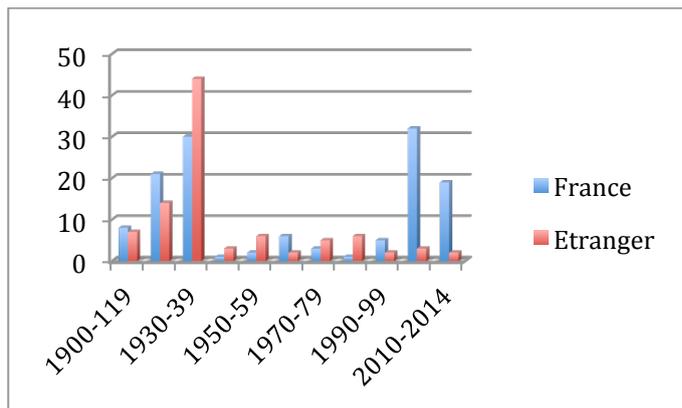


Figure 1. Nombre de publications sur Meyerson.

En France, les proches du « premier cercle » prennent le relais en publiant quelques articles dispersés sous forme d'un volume suivant la demande expresse de Meyerson. Sa secrétaire, Suzanne Babled,

¹ J. Largeault, « Émile Meyerson, philosophe oublié », *Revue philosophique*, n° 3 (1992), p. 273-295.

² La liste des ouvrages, articles et comptes rendus donnée figure 1 est établie sur la base du catalogue mondial des bibliothèques *World Catalog* (<https://www.worldcat.org/>) complétée par les bibliographies données dans les ouvrages accessibles. Elle présente sans doute des lacunes, notamment parce qu'on ne dispose pas de la liste des thèses pour certains pays comme la Russie, l'Italie ou l'Espagne. Mais ce biais conduit à conjecturer que le contraste entre la France et l'étranger pourrait être encore plus prononcé.

³ Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud, Séance du 26 novembre 1960, *Bulletin de la Société française de philosophie*, avril 1961

prend en charge l'édition des textes que de Broglie et Lévy-Bruhl publient chez Vrin en 1936⁴. Le titre choisi — *Essais* — convient parfaitement à la méthode du chimiste philosophe qui n'a eu de cesse de « tester » son idée primitive en la soumettant à l'épreuve de l'histoire comme de la science en train de se faire, des plus grands philosophes comme de la pensée du sens commun ou des « primitifs ». La préface rédigée par de Broglie dégage deux traits de la pensée de Meyerson qui campent le profil transmis à la postérité : la passion paradoxale de la raison et la liaison forte entre philosophie et histoire des sciences. Toutefois, comme on l'a vu précédemment⁵, l'entrelacement de l'épistémologie et de l'histoire des sciences n'est pas un trait distinctif de l'œuvre de Meyerson. C'est plutôt le propre de toute la tradition française telle qu'elle s'est affirmée au congrès de 1900 et dans laquelle Meyerson s'est immergé en 1908. Il faut donc aller plus loin pour démêler les raisons de l'éclipse de Meyerson dans la tradition française.

Éffacé de l'épistémologie française

En dressant un tableau de la philosophie des sciences en France, Anastasios Brenner présente Brunschvicg, Rey et Meyerson comme le trio qui a pris ses distances à l'égard du conventionnalisme⁶. S'il est vrai que ce trio contribue à enterrer l'école de pensée qui, au tournant du siècle, dominait la philosophie française avec Poincaré, Le Roy et Milhaud, cela ne signifie pas pour autant qu'il ait développé une pensée unique en épistémologie. De fait, ces trois ténors de la philosophie des sciences en France dans les années 1920 suivent des voies assez divergentes. L'amitié qui lie Brunschvicg et Meyerson n'efface pas leur désaccord philosophique profond. Quoiqu'ils abordent tous deux la pensée scientifique à travers l'histoire, Brunschvicg adopte une position idéaliste qui contraste avec le réalisme passionné de Meyerson⁷. Quant à Rey, s'il défend une forme de réalisme et combat le positivisme, il n'a jamais été proche de Meyerson⁸. Héritier de Paul Tannery et de Milhaud⁹, il accorde plus d'importance à la dimension temporelle des sciences tandis que Meyerson cherche avant tout à repérer des invariants.

De plus, Brunschvicg et Rey pèsent sur la génération suivante de tout le poids que leur donne l'institution alors que Meyerson ne trouve d'appui que chez quelques personnalités en marge de la philosophie universitaire. Brunschvicg enseigne à la Sorbonne et à l'École normale supérieure, où durant une trentaine d'années, il forme une génération d'étudiants. En tant que membre fondateur de la Société française de philosophie il rayonne sur la vie philosophique. Or du jour où il en assure la présidence à la place de Lalande, Meyerson n'est même plus mentionné. Ainsi par exemple Brunschvicg, accueillant Hans Reichenbach en janvier 1937, le présente-t-il comme « l'interprète le plus sûr de la relativité d'Einstein » sans dire un mot de Meyerson et de ses échanges avec Einstein¹⁰. Quant à Rey, il succède à Milhaud sur la chaire de Philosophie dans ses rapports avec les sciences exactes à la Sorbonne, l'année même où Meyerson échoue à la succession de Boutroux au Collège de France. Il étend son champ d'influence en tant que responsable de la section histoire des sciences du Centre international de synthèse et collaborateur de l'*Encyclopédie française*. En 1929, il fonde l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences associé à la Sorbonne, où Bachelard prend sa succession en 1940.

⁴ É. Meyerson, *Essais*, Paris, Vrin, 1936. Réédition Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 2008.

⁵ Voir chapitre 5.

⁶ A. Brenner, *Les Origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2003, p. 102. Comme le reconnaît Brenner lui-même, le conventionnalisme qui a germé aux beaux jours de l'électromagnétisme et de la thermodynamique n'est guère compatible avec les succès de l'atomistique et de la théorie de la relativité. La plupart des philosophes des sciences s'en détachent donc au début du XX^e siècle.

⁷ C. Chimisso, *Writing the History of the Mind, Philosophy and science in France, 1900-1960s*, The Open University, UK, 2008.

⁸ Voir sa recension d'*Identité et réalité*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 17, 1909, p. 552-565.

⁹ A. Brenner, « Réconcilier les sciences et les lettres ; le rôle de l'histoire des sciences selon Paul Tannery, Gaston Milhaud et Abel Rey », *Revue d'histoire des sciences*, n° 58 (2005), p. 433-454.

¹⁰ H. Reichenbach (5 juin 1937): "Causalité et induction", *Bulletin de la Société française de philosophie*, 32 (1937), p. 12. Nos remerciements vont à Frédéric Fruteau de Laclos pour cette remarque.

Or l'évolution de l'épistémologie bachelardienne est telle qu'elle alimente l'anti-meyersonisme dans la France de la deuxième moitié du XX^e siècle. Dans ses premiers pas sur les chemins philosophiques, le jeune Bachelard encore isolé à Bar-sur-Aube se réfère à Meyerson. En 1927, il le cite dans sa thèse *Essai sur la connaissance approchée*. Il adresse ses deux thèses à Meyerson en précisant qu'il serait « heureux qu'[il puisse] les juger favorablement¹¹ ». Il se sent reconforté par la sympathie exprimée en réponse et termine ses lettres avec des sentiments dévoués et respectueux. En revanche, dans les années suivantes, Bachelard se rapproche de Brunschvicg et développe sa propre épistémologie dans un esprit de polémique avec Meyerson, au point de déclarer qu'il entend le « pulvériser¹² ». Ainsi consacre-t-il un livre à la théorie de la relativité qui s'affiche ouvertement par son titre *La Valeur inductive de la relativité* (1929), comme une riposte à *La Déduction relativiste* de Meyerson. Sur la physique quantique, Bachelard prend à nouveau le contrepied de l'interprétation de Meyerson : il soutient dans *Le Nouvel esprit scientifique* (1934) que les quanta exigent une réforme de l'esprit scientifique, une algébrisation du réel proche de la théorie de Copenhague que Meyerson considérait comme de la « mauvaise philosophie¹³ ». Ses ouvrages suivants insistent sur le discontinuisme des théories successives en luttant contre le continuisme attribué à Meyerson comme à Duhem. Et loin de faiblir, l'ardeur polémique de Bachelard semble redoubler dans les années quarante et cinquante, longtemps après la mort de l'interlocuteur. Dans *Le Rationalisme appliqué* (1949) Bachelard définit son propre rationalisme en contraste avec celui de Meyerson. « Faire du savant à la fois un réaliste absolu et un logicien rigoureux conduit à juxtaposer des philosophies générales inopérantes. Ce n'est pas 'de la philosophie au travail' mais de 'la philosophie du résumé' pour périodes historiques, pas pour la science au travail¹⁴. » Il dénonce également la « conception statique de la psychologie de l'esprit scientifique » qui voit seulement la raison constituée et se montre incapable de saisir la rationalité en train de se faire. Loin de réduire la richesse du divers à l'identique, le rationalisme est pour Bachelard une philosophie inductive et inventive : non pas « une pensée de réduction mais une pensée de production¹⁵ ». Enfin, il attaque la liaison intime établie par Meyerson entre connaissance commune et rationalisme scientifique¹⁶. Bachelard prône ainsi un « surrationalisme », une raison combative et conquérante que Georges Canguilhem, son successeur à la tête de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences caractérise en ces termes :

Avant Bachelard, bien des rationalistes se sont crus engagés [...] mais il s'agissait le plus souvent d'un engagement de la raison contre la religion, ou contre l'ordre établi d'un pouvoir traditionaliste, plutôt que d'un engagement pour la rationalité de la raison contre sa propre tradition. Cette sorte d'engagement s'adossait à une raison impavide, assurée de se retrouver et de se reconnaître dans la continuité progressive de la science qui l'avait instruite. Pour Bachelard, il s'agit d'un engagement pour la raison, contre cette forme de rationalisme, sorte de superstition scientifique, expression béate d'un premier succès de rationalisation¹⁷. »

Ainsi l'épistémologie bachelardienne s'est-elle — partiellement au moins — constituée dans un jeu de réponses à Meyerson, qu'il utilise comme cible pour mettre en valeur la nouveauté et l'originalité de sa propre pensée. Bien que Bachelard partage avec Meyerson la conviction qu'il faut une liaison forte entre épistémologie et histoire des sciences et le souci de mettre la philosophie à l'école des sciences¹⁸, il développe une épistémologie alternative. Meyerson, dialoguant avec Lévy-Bruhl, ose comparer « le physicien et l'homme primitif » et, malgré les différences patentes, conclut à l'unité de leur pensée « qui ne sort pas du moule général de notre intellect¹⁹ ». Il considère toutes les formes de pensée — sens commun, pensée primitive, théories périmées ou théories de la relativité ou des quanta — comme

¹¹ É. Meyerson, *Lettres françaises*, op. cit., p. 32.

¹² Propos tenu lors de la séance de commémoration de Meyerson et Milhaud à la Société française de philosophie, du 26 novembre 1960, selon le témoignage d'André Metz, rapporté par Catherine Ardouin, petite nièce de Meyerson.

¹³ É. Meyerson à Ignace Meyerson, du 30 décembre 1931, *Lettres françaises*, op. cit., p. 629.

¹⁴ G. Bachelard, *Le Rationalisme appliqué*, Paris, 1949, p. 8.

¹⁵ *Ibid.* p. 83.

¹⁶ *Ibid.*, p. 113-114

¹⁷ G. Canguilhem, Préface à *L'Engagement rationaliste*, Paris, PUF, 1972, p. 5-6.

¹⁸ G. Bachelard, *L'Activité rationaliste*, Paris, PUF, 1951, p. 192

¹⁹ É. Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, op. cit., p. 49-88. cit. p. 83.

intrinsèquement similaires et également légitimes. Bachelard, au contraire, s'évertue à les disqualifier. Il voit dans le savoir commun comme dans la science périmée des obstacles à surmonter. Meyerson décrit l'activité rationnelle comme tiraillée entre des exigences contradictoires, engluée dans le paradoxe. Bachelard la présente comme un processus d'affranchissement et de purification. Meyerson s'interdit tout jugement normatif, Bachelard « sanctionne » l'histoire, juge le passé au nom du présent, et condamne l'opinion au nom de l'esprit scientifique.

Le primat de cette épistémologie normative dans la philosophie scolaire et universitaire française après la seconde guerre mondiale a deux conséquences. D'une part, Meyerson disparaît de la scène : point de travaux universitaires sur son œuvre pendant des décennies²⁰ ; plus aucune référence (même critique) à ses travaux dans les écrits des épistémologues français. Canguilhem, par exemple, ne cite guère Meyerson²¹. Il a encore droit à un texte dans le recueil composé par Armand Cuvillier qui sert de manuel pour les classes terminales de lycée en usage dans les années cinquante et soixante où figurent trois textes de Bachelard²². Puis Meyerson — comme Brunschvicg d'ailleurs — disparaît des manuels et anthologies qui prennent la relève dans les années soixante-dix où l'épistémologie se réduit au bachelardisme. Et jusqu'au début des années 2000, dans le *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, dirigé par Dominique Lecourt, Meyerson ne figure que comme cible des attaques de Bachelard²³.

D'autre part, tandis que les bachelardiens occupent le haut du pavé, la pensée de Meyerson percole discrètement sur des chemins de traverse. La place qu'il accorde à l'identification retient en particulier l'attention de quelques psychologues qui trouvent chez lui une base théorique pour leurs propres travaux. Frédéric Fruteau de Laclos a bien mis en évidence la place qu'occupe Émile Meyerson (et pas seulement Ignace) dans l'histoire de la psychologie²⁴. Après Arnaud Dandieu, jeune philosophe travaillant à la Bibliothèque nationale, le psychiatre suisse Eugène Minkowski voit dans le principe d'identification le ressort essentiel de la schizophrénie. Cette « perte du contact vital avec la réalité » serait due au libre jeu de la passion d'identification, une sorte de « géométrisme morbide » qui rapproche étrangement le schizophrène du savant de génie. Le jeune Jacques Lacan se réfère également à « l'identification itérative » dans sa thèse de 1932. Ainsi la « raison impavide » que méprisent les adeptes du rationalisme bachelardien flirte-t-elle dangereusement avec la déraison ! Une lecture moins osée, plus conventionnelle de Meyerson inspire les travaux du psychologue Jean Piaget²⁵. Il y trouve une ressource pour combattre le positivisme et mettre en relief l'activité du sujet connaissant²⁶. Il retient en particulier le rôle central de l'identification, des principes de conservation, et son analyse des raisonnements mathématiques. Mais il présente volontiers sa description du développement intellectuel de l'enfant comme une tentative pour dépasser les insuffisances de Meyerson. Piaget lui reproche de s'en tenir à l'affrontement entre la tendance à l'identification et les

²⁰ D'après notre consultation du catalogue national des thèses, avant la dernière décennie du XX^e siècle, on ne compte que deux thèses sur Meyerson : *La Notion d'irrationnel chez E. Meyerson*, par André Bonnard, thèse complémentaire de Lettres soutenue en 1936 à Grenoble, publiée aux Editions JEL. *L'Épistémologie positive et la critique meyersonienne : le dialogue de l'expérience et de la raison dans l'épistémologie française contemporaine*, par Giorgos I. Mourellos, thèse de Lettres soutenue en 1962 à Paris, publiée aux Presses universitaires de France. Mais force est d'avouer que Brunschvicg n'est guère plus étudié.

²¹ On a repéré une seule mention de Meyerson dans le *Traité de Logique et de Morale* que Canguilhem cosigne en 1939 avec Camille Planet. Dans le chapitre V sur « les mathématiques comme théorie déductive » on peut lire : « Démontrer en mathématiques, c'est lier selon la règle de la nécessité une conséquence problématique à une hypothèse. Pour cela faire, on rapporte, par autant d'identifications (Meyerson) qu'il est utile, la conséquence à des propositions établies et présentement incontestées. » (Canguilhem, *Œuvres complètes*, T.1. *Écrits philosophiques et politiques*, 1926-1939, Paris, Vrin, 2011, p. 704). Encore faut-il préciser que, de l'aveu même de Canguilhem, c'est Planet et non lui-même qui a rédigé la partie consacrée à la philosophie des sciences !

²² A. Cuvillier, *Textes choisis et auteurs philosophiques*, Paris, Armand Colin, 1955. Le chapitre consacré à « la vérité scientifique », propose un extrait de *L'explication dans les sciences*, intitulé « Le réalisme de la science » mis face à face avec un extrait de *La philosophie de l'esprit* de Brunschvicg intitulé « L'idéalisme de la science ». Puis il évoque l'opinion et la science les obstacles épistémologiques et l'épistémologie non cartésienne de Bachelard.

²³ D. Lecourt (dir.) *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, PUF, 2001.

²⁴ F. Fruteau de Laclos, *Émile Meyerson*, Paris, Belles Lettres, 2013, p. 139-158.

²⁵ Voir sa lettre à Meyerson, 10 septembre 1925, Émile Meyerson, *Lettres françaises*, p. 251-253.

²⁶ J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, Paris, PUF, 1950, T.1, p. 148-150.

irrationnels qu'oppose le réel au lieu de voir le processus dialectique d'« accommodation » de l'esprit aux démentis que lui apporte l'expérience. Piaget occulte le paradoxe épistémologique, et même s'il a lu attentivement Meyerson, il tend, comme Bachelard, à critiquer sa vision statique de l'activité rationnelle.

L'apport de Meyerson aux sciences humaines se manifeste jusqu'en sociologie : Lucien Goldman, assistant de Piaget en 1942 avant son émigration en France²⁷ où il développe une théorie sociologique conjuguant le structuralisme génétique de Piaget avec le marxisme de Georgy Luckàcs, esquisse une théorie de la connaissance dont l'un des trois piliers est celle de Meyerson. Goldman trouve la position de Meyerson au fond assez kantienne et considère son entreprise comme « un essai de mettre le kantisme orthodoxe d'accord avec les dernières découvertes de la science ainsi qu'avec Durkheim²⁸ ». Il s'accorde avec Meyerson sur l'importance de la réduction des qualités au quantitatif et de la spatialisation géométrique, mais il en donne une explication pragmatique : le déplacement spatial est la seule chose que l'homme peut produire, dont il est acteur et non simple spectateur. « Tous les autres phénomènes ne sont que prévisibles, celui-là seul est produisible²⁹ ». Pour Goldman le causalisme n'a rien de métaphysique, il est lié à l'action comme toute la science. Et sur ce point, il se sépare radicalement de Meyerson. Ainsi bien des promoteurs des sciences humaines, attirés par l'importance de l'identification, font « un bout de chemin » avec Meyerson, avant de lui fausser compagnie pour construire leur propre système.

Marginalisé par une légende dorée

Cependant Hélène Metzger et Alexandre Koyré font fructifier l'héritage de Meyerson, mais en marge de la philosophie officielle française. Metzger démontre la fécondité d'une étude attentive et empathique de l'histoire périmée dans tous ses ouvrages sur l'histoire de la chimie. Cette attitude suggérée par Meyerson dans son analyse de la théorie du phlogistique³⁰ est magistralement développée, appliquée à la chimie du XVII^e siècle et affinée par Metzger. Dans les années 1930, cette historienne accomplie est enfin reconnue quoiqu'elle occupe un poste assez subalterne de secrétaire de la section « histoire des sciences » du Centre international de synthèse (dirigée par Aldo Mieli)³¹. Elle évolue toutefois parmi les pionniers de l'Académie internationale d'histoire des sciences et participe à tous les congrès internationaux. C'est par son entremise que Meyerson est nommé membre du comité de programme (aux côtés de Georges Sarton et Mieli) du congrès international d'histoire des sciences et des techniques de Londres. Dans ses ouvrages comme dans ses articles et recensions, Metzger développe une réflexion épistémologique sur l'histoire des sciences³². Elle tente de résister à l'hégémonie de l'histoire sanctionnée, « à-la-Bachelard ». Elle insiste sur les dangers du présentisme, tout en soulignant les difficultés pour l'historien des sciences de « se faire le contemporain des œuvres étudiées ». Mais sur la scène française et internationale, Metzger se trouve elle-même victime d'un phénomène de marginalisation : après sa mort en déportation à Auschwitz en 1944, elle disparaît jusque dans la mémoire des historiens des sciences. En effet, lors même que les historiens de la génération qui professionnalise l'histoire des sciences dans la deuxième moitié du XX^e siècle critiquent les déformations présentistes du passé, ils se réfèrent toujours, comme le souligne Oscar Moro

²⁷ Dans le cadre de l'École des hautes études en sciences sociales.

²⁸ Lucien Goldman, « Les théories de la connaissance de Durkheim, Meyerson, James et la possibilité d'une synthèse », IMEC, fonds L. Goldman, FLD2.B07.01.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ É. Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, appendice II « La résistance à la théorie de Lavoisier » *op.cit.*, p. 868-896.

³¹ Voir chapitre 11.

³² H. Metzger, « L'historien des sciences doit-il se faire le contemporain des savants dont il parle? », *Archeion*, xv (1933), 34-44; H. Metzger, « Tribunal de l'histoire et théorie de la connaissance scientifique », *Archeion*, 17 (1935), p. 1-14; H. Metzger, « *L'a priori* dans la doctrine scientifique et l'histoire des sciences », *Archeion*, 18 (1936), p. 29-42; H. Metzger, « La méthode philosophique dans l'histoire des sciences », *Archeion*, xix (1937), p. 204-16 ; et H. Metzger, « Le rôle des précurseurs dans l'évolution de la science », *Thalès*, 4 (1937-39), 199-209. Ces essais sont rassemblés dans *La Méthode philosophique en histoire des sciences: Textes 1914-1939*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres philosophiques en langue française, 1987.

Abadía, à l'expression « *whig history* » forgée par l'historien Herbert Butterfield, en oubliant Metzger³³.

C'est donc essentiellement Koyré qui transmet l'héritage de Meyerson. Mais cette fois encore une légende dorée sur la « tradition française de philosophie des sciences » efface systématiquement l'ombre portée de Meyerson. Cette légende prend source dans une littérature d'hommages : ainsi lors du centenaire de la mort de Comte, en 1958, Canguilhem évoque-t-il un « style français d'histoire des sciences » dont la source se situe chez Comte et s'élargit chez Paul Tannery³⁴. Ce style national se distingue, d'après lui, par une « conception philosophique de l'histoire », tout en contraste avec l'histoire érudite des historiens pour qui la recollection du passé serait une fin en soi.

Michel Foucault revendique son appartenance à cette « tradition française » dans un hommage à Canguilhem en 1985. Il la caractérise par son intérêt pour « le savoir, la rationalité et le concept » par opposition avec un autre courant centré sur la philosophie de l'expérience, du sens et du sujet³⁵. Il pense ce clivage de la philosophie française dans la longue durée : entre Maine de Biran et Comte, entre Lachelier et Couturat, entre Bergson et Poincaré. Pour la suite, il illustre la tradition française avec Jean Cavallès et Bachelard, sans faire mention de Meyerson qui a pourtant construit, en langue française, une philosophie du savoir, de la rationalité, et du concept.

En revanche, Koyré se trouve intégré, un peu malgré lui, dans cette « tradition française ». Canguilhem, qui ne souffle mot de Meyerson dans une conférence sur « L'objet de l'histoire des sciences » prononcée en 1966, présente les travaux de Koyré sur la révolution scientifique comme une confirmation de l'épistémologie de la rupture que Bachelard a forgée à propos de la science contemporaine³⁶. C'est pourtant à Meyerson que Koyré, un des fidèles de son salon³⁷, dédie ses *Études galiléennes*³⁸ et, loin d'exalter la rupture, il ne cesse de souligner les médiations dans la révolution scientifique. Certes dans l'œuvre de son « cher maître », Koyré retient plus volontiers la diversité des états de savoir que l'universalité de la tendance à l'identification. Néanmoins il lit Galilée à travers les passages que Meyerson consacre au principe d'inertie dans *Identité et réalité*. Il développe une histoire intellectualiste des sciences qui repose sur le postulat meyersonien de l'unité de la pensée. Ce même postulat sous-tend la thèse chère à Koyré d'une interdépendance entre pensées philosophique, religieuse et scientifique.

L'empreinte de Meyerson sur l'œuvre de Koyré se voit également dans sa méthode historique. Koyré retient surtout de lui l'intérêt des erreurs en science parce qu'elles éclairent le fonctionnement de l'intellect³⁹. Sans chercher à pénétrer les ressorts de la pensée, Koyré, comme Metzger, analyse les erreurs du passé. Loin de les disqualifier comme des obstacles à dépasser – ce que fait Bachelard –, il estime que l'erreur importe et apprend plus à l'historien-philosophe que la réussite⁴⁰. Enfin, dans la

³³ O. Moro Abadía, « Beyond the whig history interpretation of history : Lessons on presentism from Hélène Metzger », *Studies in History and Philosophy of Science*, 39 (2008) p. 194-201.

³⁴ G. Canguilhem « La philosophie biologique d'A. Comte et son influence en France au XIX^e siècle », *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1979, p. 63.

³⁵ M. Foucault, « La vie, l'expérience et la science », *Dits et écrits, II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, p. 1583. Sur l'occultation de Meyerson dans la tradition française voir F. Fruteau de Lacroix, *L'Épistémologie d'Émile Meyerson. Une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 9-19. Voir aussi « Le bergsonisme, point aveugle de la critique bachelardienne du continuisme d'Émile Meyerson », F. Worms et J.-J. Wunenberger, *Bachelard et Bergson. Continuité et discontinuité*, Paris, PUF, 2008, p. 109-122.

³⁶ G. Canguilhem, « Introduction : l'objet de l'histoire des sciences » dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, p. 14. Cette lecture de Koyré est reprise couramment par exemple par Michel Fichant, Gérard Jorland et Brenner. Voir Elise Aurières, « L'épistémologie historique d'Alexandre Koyré, Une pensée cosmopolite enclavée dans la pensée française », Mémoire de Master 2, Centre Alexandre Koyré, juin 2012, p. 8.

³⁷ Voir chapitre 11.

³⁸ A. Koyré, *Études galiléennes*, Paris, Hermann, 1939. D'après Jorland, cette dédicace ne serait pas un aveu d'allégeance philosophique car les idées développées par Koyré dans cet ouvrage témoignent, à ses yeux, de l'influence de Brunschvicg plus que de Meyerson (G. Jorland, *La Science dans la philosophie. Les recherches épistémologiques d'Alexandre Koyré*, Paris, Gallimard, 1981).

³⁹ Voir par exemple É. Meyerson, *Du Cheminement de la pensée*, op. cit., T.1, p. xiv « le fait seul qu'elle ait pu à un moment donné dominer la pensée de l'humanité civilisée suffit à prouver que l'on y raisonnait de manière conforme aux principes qui guident le cheminement de l'intellect ».

⁴⁰ A. Koyré, *Études galiléennes*, Paris, Hermann, 1939, p. 85 dans l'édition 1966.

lignée de Meyerson, Koyré rejette toute interprétation positiviste des sciences, minimise le rôle de l'expérience pour souligner celui de l'impensé.

Voilà deux ou trois traits majeurs de l'épistémologie de Meyerson que Koyré transmet à travers son œuvre. Toutefois cet héritage fructifie plus aux Etats-Unis, où Koyré s'installe pendant la seconde guerre mondiale, qu'en France⁴¹. En effet, pas plus que Meyerson, Koyré n'obtient de poste universitaire en France ; il voit sa candidature au Collège de France rejetée en 1951 et peine à nouer des relations avec les philosophes Abel Rey puis Gaston Bachelard. Lorsqu'il est enfin élu directeur d'études en « Histoire de la pensée scientifique » dans la VI^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il continue ses voyages aux Etats-Unis où il enseigne à l'*Institute for Advanced Studies* de Princeton et fait vraiment école. Ainsi la tradition française qu'exporte Koyré ne ressemble guère à la « tradition française » que l'on vénère en France⁴². La légende dorée procède donc d'une construction active d'ignorance, d'où résulte un portrait de famille occultant certains personnages ou déformant leurs figures.

Éclipsé par le Cercle de Vienne

Le Cercle de Vienne, mouvement de philosophie scientifique qui se constitue autour de Vienne, Berlin et Prague, n'ignore pas la philosophie de Meyerson, cité dans son *Manifeste* publié lors du premier congrès en 1929⁴³. Hans Hahn, mathématicien membre de ce groupe, rédige un compte rendu de la traduction allemande d'*Identité et réalité*, suivi d'un autre du *Cheminement de la pensée*⁴⁴. Moritz Schlick, professeur de philosophie à Vienne depuis 1922 et leader du Cercle, se réfère à Meyerson de manière très critique dans deux articles⁴⁵. Sur la scène internationale, Meyerson est donc incontournable, alors même que Bachelard ne retient aucunement l'attention des membres du Cercle de Vienne, qu'il rencontre pourtant dans plusieurs congrès⁴⁶.

De son côté, Meyerson prend connaissance des thèses du Cercle dans les années 1920, quand Einstein lui recommande de « lire Schlick »⁴⁷. Lui qui a combattu sans relâche le positivisme de Comte dans ses deux premiers ouvrages se trouve confronté à une nouvelle forme de positivisme auquel il n'a pas vraiment le temps de répondre, mis à part quelques commentaires sur le *Manifeste* du Cercle dans des notes du *Cheminement*⁴⁸.

Les relations sont pour le moins conflictuelles. Tout oppose ces deux philosophies des sciences : le positivisme viennois rejette l'histoire, renvoyée dans « le contexte de la découverte », et ne s'intéresse qu'au « contexte de justification », à la description des faits d'expérience dans des propositions élémentaires. Il promeut une « philosophie scientifique », dépassant la métaphysique et privilégie l'analyse logique des énoncés. La causalité y est traitée comme une simple prescription qui enjoint d'étudier les régularités de la nature. Enfin, les philosophes ne doivent plus s'interroger sur l'activité de connaissance mais se borner à clarifier le sens des concepts et propositions car la science se suffit à elle-même. Rien d'étonnant à ce que la philosophie de Meyerson devienne une cible d'attaques.

Albert E. Blumberg, jeune Américain formé à l'Université Johns Hopkins, qui semble avoir rendu visite à Meyerson dans les années 1920, consacre sa thèse, dirigée par Schlick, à une critique du

⁴¹ R. Taton, « Alexandre Koyré et l'essor de l'histoire des sciences en France (1933 à 1964) », *History & Technology*, 4, 1-4, 1987, p. 37-53.

⁴² Les épistémologues français élevés dans le culte de Bachelard ont tendance à surestimer son importance. Ainsi Pascal Acot, fait de Bachelard l'un des trois pères fondateurs de l'histoire des sciences (aux côtés de Duhem et Sarton et sous prétexte que « sa renommée est mondiale » (*L'Histoire des sciences*, Paris, PUF, Que sais je, 1999, p. 23).

⁴³ « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne », A. Soulez (éd.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris 1985, p. 108-151. voir C. Bonnet et P. Wagner (dir.), *L'âge d'or de l'empirisme logique. Vienne, Prague, Berlin*, Paris, Gallimard, 2006. C. Bonnet, « Le Cercle de Vienne et Meyerson », E. Telkes-Klein, et E. Yakira, (ed.) *L'Histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Emile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005.

⁴⁴ H. Hahn, « Émile Meyerson, *Identität und Wirklichkeit*, Leipzig, 1930 », *Literaturberichte*, bd. 37, 1930, p. 31-33. « E. Meyerson. *Du cheminement de la pensée* », *Monatshefte für Mathematik und Physik, Literaturberichte*, bd. 40, 1933, p. 1-2.

⁴⁵ M. Schlick, « Gibt es ein materiales a priori ? », (1931/32) repris dans M. Schlick, *Gesammelte Aufsätze 1926-1936*, Vienne, Gerold & Co., 1938.

⁴⁶ J. Leroux, « Bachelard et le Cercle de Vienne », *Cahiers Gaston Bachelard*, 5 (2002), p.107-127.

⁴⁷ Einstein à Meyerson le 31 août 1925, *Lettres françaises, op. cit.*, p. 199. Néanmoins en 1930, Einstein marque clairement son désaccord à l'égard de l'interprétation positiviste de la relativité de Schlick.

⁴⁸ É. Meyerson, *Le Cheminement de la pensée, op. cit.*, T. 3, p. 878, note 15.

réalisme et de la causalité meyersoniens⁴⁹. Il y développe trois principaux arguments : selon lui, l'antipositivisme de Meyerson forgé contre Comte et Mach n'atteint ni Schlick, qui n'a jamais subordonné la science à l'action, ni Rudolph Carnap, qui repousse la métaphysique (comme dénuée de sens) pour des raisons purement logiques. Deuxièmement, la réalité qu'invoque Meyerson confond trois concepts que les membres du Cercle de Vienne, eux, savent distinguer : la substance, l'objectivité et enfin le physique par opposition au mathématique. Enfin, Meyerson se méprend sur le statut du principe d'identité qu'il interprète en un sens ontologique, alors que les Viennois y voient une identité purement logique ou symbolique entre les deux termes mis en équation.

Ces critiques n'ébranlent pas vraiment Meyerson : il estime que Blumberg embrouille tout et que d'ailleurs sa position ne reflète pas celle du groupe. Il faut dire que Meyerson bénéficie d'un observateur à Vienne, en la personne de Samuel Broadwin. Américain, fils d'un riche industriel, ce disciple zélé qui évolue aux marges de l'université, rend visite à Meyerson en août 1928 avant de s'installer à Vienne, à l'instigation de Feigl, où il se positionne en espion « au cœur du camp ennemi⁵⁰ » et en ambassadeur du meyersonisme. Sa correspondance livre quelques détails concrets sur la vie du Cercle : conférences, séminaires, réunions informelles au café, discussions philosophiques interminables, et surtout le jargon. Mais cela n'impressionne guère Broadwin qui tente de convertir Carnap au meyersonisme et au bradleyisme. En quelques mois, il constate que « le cercle dans son ensemble n'est pas ouvert aux influences philosophiques externes⁵¹ ». Lui-même semble imperméable aux idées du Cercle, malgré son immersion. Il reste fidèle à Meyerson et tend parfois à surestimer son influence. Ainsi quand il mentionne la déception de Schlick, à la réception d'une lettre d'Einstein marquant clairement ses distances à l'égard du positivisme logique, Broadwin attribue hardiment le revirement d'attitude d'Einstein à l'influence de Meyerson, en oubliant le rôle des attaques de Mach contre la relativité⁵². Mais ce disciple fervent ne parvient pas à faire fructifier l'héritage meyersonien. La crise économique de 1929 ayant frappé l'entreprise paternelle, en août 1931, Broadwin rentre aux Etats-Unis pour s'occuper des affaires et tenter de sauver un héritage plus matériel que l'héritage spirituel de Meyerson.

Cependant, dans les années 1930, le Cercle de Vienne fait des adeptes en France⁵³. Marcel Boll, physicien de formation, écrivain prolifique, auteur d'une chronique dans la *Revue positiviste internationale*, fait traduire plusieurs textes fondateurs du Cercle de Vienne dans la collection des Exposés de philosophie des sciences des Actualités scientifiques et industrielles inaugurée par le dernier ouvrage de Meyerson⁵⁴. Louis Rougier, élève d'Edmond Goblot converti au positivisme logique, est un autre artisan de la diffusion des idées du Cercle qui attirent la génération montante des philosophes, comme Albert Lautman et Jean Cavailles⁵⁵. Même le Centre international de synthèse, plutôt orienté vers l'histoire des sciences, se mobilise et participe à l'organisation du congrès international de philosophie scientifique. Ce congrès – désigné plus tard comme « premier congrès pour l'unité de la science » lorsque ce thème devient le programme mobilisateur du Cercle de

⁴⁹ A. E. Blumberg, *Die Philosophie von Émile Meyerson und der Positivismus*, Vienne, mai 1930. « Émile Meyerson's critique of positivism », *The Monist*, 42, 1932, p. 60-79. Cette thèse sur un penseur antipositiviste a-t-elle été commandée par les ténors du Cercle afin de préciser ses positions à l'égard du positivisme classique ? Toujours est-il que Blumberg cosigne avec Herbert Feigl l'article qui répand l'étiquette de « positivisme logique » pour désigner la philosophie du Cercle de Vienne. (A. E. Blumberg et H. Feigl, « Logical positivism. A new movement in European philosophy », *The Journal of Philosophy*, 28, n°11 (21 mai 1931), p. 281-296 ; trad. P. Wagner : « Le positivisme logique. Un nouveau courant dans la philosophie européenne ». La dénomination « positivisme logique » ne fait pas consensus parmi les membres du Cercle qui ne parviennent pas à un accord sur ce que doit être la « philosophie scientifique » comme le soulignent Bonnet et Wagner (C. Bonnet et P. Wagner dir. *L'Âge d'or de l'empirisme logique. Vienne, Berlin, Prague, 1929-1936*, Paris, Gallimard, 2006, p. 63-67).

⁵⁰ CZA, A 408/13, Broadwin, décembre 1929.

⁵¹ *Ibid.*, 9 janvier 1930.

⁵² *Ibid.*, 5 décembre 1930.

⁵³ A. Soulez, « La réception du Cercle de Vienne aux congrès de 1935 et 1937 à Paris ou 'le style-Neurath' », M. Bitbol et J. Gayon dir., *L'épistémologie française 1930-1970*, Paris PUF, 2006, p. 27-66.

⁵⁴ Il publie notamment des textes de Hans Reichenbach (1932), Rudolf Carnap (1933 et 1934), Philipp Frank (1934 et 1936), Moritz Schlick (1934) et Hans Hahn (1935). Sur Boll et Meyerson voir P. Schlötter, « Marcel Boll, physicien philosophe et critique d'Émile Meyerson », *Corpus, revue de philosophie*, n°58 (2010), p. 143-158.

⁵⁵ J. Cavailles, « L'École de Vienne au congrès de Prague (1934) », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 42 (1935), p. 137-149.

Vienne –est présidé par Otto Neurath, membre fondateur du Cercle, et Rougier. Il réunit cent soixante dix participants de divers pays à la Sorbonne en septembre 1935⁵⁶. Deux ans plus tard, le IX^e congrès international de philosophie (nommé congrès Descartes car, à la demande de Brunschvicg, il célèbre le tricentenaire du *Discours de la méthode*) accueille les ténors du Cercle de Vienne : Neurath, Carnap, Reichenbach et Schlick. Sur les six sections de ce congrès⁵⁷, trois sont dédiées à la philosophie des sciences avec une section « unité de la science »⁵⁸. Bien que le titre suggère l'emprise de Vienne sur la philosophie française, la majorité des interventions tourne en fait autour du thème cartésien de la méthode (ou des méthodes)⁵⁹. Le positivisme logique ne présente plus un front uni et le projet d'unité de la science de Neurath se trouve dilué, noyé, dans des réflexions plus classiques sur la méthode. Ce deuxième congrès marque déjà un recul de cette « philosophie scientifique » sur le continent. Avec l'émigration massive des membres du Cercle de Vienne due au nazisme, c'est aux Etats-Unis que le positivisme logique devient le courant hégémonique en philosophie des sciences dans les universités après la seconde guerre mondiale. Ainsi après avoir éclipsé Meyerson en France dans les années trente, le Cercle de Vienne bloque aussi la diffusion du meyerersonisme dans les universités nord-américaines.

Dans la foulée du post-positivisme

Meyerson demeure pourtant présent dans ces universités, en toile de fond d'un mouvement de renouveau de la philosophie des sciences visant à dépasser le positivisme du Cercle de Vienne. Willard van Orman Quine a beaucoup œuvré pour implanter la philosophie viennoise et collaboré avec Carnap, devenu professeur à Chicago. Mais loin d'être un simple porte-parole, il questionne les positions de Carnap et attaque les fondements mêmes de sa doctrine en 1951 dans *Les Deux dogmes de l'empirisme*⁶⁰. Pour cela, il s'inspire largement de *La Théorie physique* de Pierre Duhem pour démontrer la sous-détermination des énoncés scientifiques par l'expérience – au point qu'on l'enseigne aujourd'hui sous l'étiquette la 'thèse de Duhem-Quine'⁶¹ – mais il s'inspire aussi de Meyerson. Dans une note de bas de page, Quine cite une phrase d'*Identité et réalité* : « l'ontologie fait corps avec la science elle-même et ne peut en être séparée⁶² ». Cet emprunt à un philosophe étiqueté réaliste peut paraître assez paradoxal à première vue, car Quine estime que le réalisme est un mythe. Mais justement, il convoque Meyerson pour en finir avec la conception empiriste de la science et le critère d'adéquation à la réalité. De Meyerson, il retient l'idée qu'il y a une ontologie immanente à la science. « Ce qui est considération n'est pas l'état de choses ontologique, mais les engagements ontologiques d'un discours⁶³ ». Quine a bien saisi que le projet meyerersonien n'est pas métaphysique : il ne s'agit pas de faire une ontologie, mais de comprendre comment raisonnent les scientifiques. Son épistémologie naturaliste omet toutefois l'ambition meyerersonienne de décrire la Raison, l'intellect humain à l'œuvre. Comme le souligne Sandra Laugier⁶⁴, Quine utilise Meyerson pour démontrer que la science fait exister des entités, auxquelles elle confère de l'être. Il entend avant tout combattre

⁵⁶ A. Lautman, « Le congrès international de philosophie des sciences (du 15 au 23 septembre 1935), *Revue de Métaphysique et de Morale*, 43 (1936), p. 113-129.

⁵⁷ Durant la semaine du congrès (31 juillet au 6 août 1937), huit cents communications sont présentées.

⁵⁸ C.R. Bayer (ed.), *Travaux du IX^e congrès international de philosophie, congrès Descartes*, Paris, Hermann, 1937.

⁵⁹ D'après un compte rendu : « Les tenants de l'école de Vienne, notamment MM. Carnap et Reichenbach, ont défendu leurs idées sans y apporter, semble-t-il, de nuances bien nouvelles. Ils n'ont, apparemment, pas éveillé beaucoup d'échos dans l'auditoire » (J. Dopp, « Le congrès Descartes », *Revue néo-scholastique de philosophie*, 40^e année, deuxième série, N°56 (1937), p. 664-679, cit. p. 672)

⁶⁰ W.O. Quine, « The Two Dogmas of Empiricism » (1950), *From a Logical Point of View*, Cambridge, Harvard University Press, 1953. Trad. fr. Paris, Vrin, 2003. Sur Quine et Meyerson, voir Sandra Laugier, « Science et réalisme : L'héritage de Meyerson dans l'épistémologie américaine contemporaine », E. Telkes-Klein et E.Yakira, (ed.) *L'Histoire et la philosophie des sciences françaises à la lumière de l'œuvre d'Émile Meyerson (1859-1933)* Paris, éditions Honoré Champion, 2005. « Duhem, Meyerson et l'épistémologie américaine post-positiviste », M. Bitbol et J. Gayon (dir.) *L'Épistémologie française 1830-1970*, Paris, PUF, 2006, p. 67-91.

⁶¹ A Duhem Quine emprunte en fait deux thèses : toutes les expérimentations sont chargées de théorie, on ne peut donc invoquer des faits sans théories ; et les théories se rapportent globalement à l'expérience, si bien qu'une expérience ne peut jamais réfuter une théorie.

⁶² W.O. Quine, *op. cit.*, p. 45.

⁶³ W.O. Quine, *op. cit.*, p. 103.

⁶⁴ S. Laugier, « Duhem, Meyerson et l'épistémologie postpositiviste », *op. cit.*

l'invocation d'une réalité extérieure qui servirait de référent, de critère de vérité et qu'on pourrait invoquer comme autorité pour juger du changement scientifique.

Tout changement scientifique est un changement d'ontologie, telle est aussi la conviction qui sous-tend le concept d'incommensurabilité développé par Paul Feyerabend et Thomas S. Kuhn. Impossible de se référer aux faits, aux données brutes, pour comparer deux théories, car les « données » elles-mêmes changent de sens d'une théorie à l'autre. Cette thèse renverse la vision épique du progrès par accumulation ou par approximation de la vérité, qu'entretient le positivisme aussi bien que le bachelardisme. Développée par Kuhn dans un chapitre de son célèbre ouvrage *La Structure des révolutions scientifiques*, publié en 1962, la notion d'incommensurabilité est la pierre de touche d'un renouveau de l'histoire des sciences dans les universités américaines, en particulier dans le *curriculum* de l'université de Harvard voulu par son président James Bryant Conant à qui Kuhn dédie son livre.

Il reconnaît explicitement sa dette à l'égard de Meyerson, Metzger et Koyré dans la préface⁶⁵. Il peut paraître étrange au premier abord qu'un ouvrage sur les révolutions scientifiques s'inspire d'un auteur comme Meyerson, considéré comme continuiste. Aurait-il emprunté le concept de révolution scientifique à Koyré, comme le suggérerait « la tradition française » qui rapproche Bachelard et Koyré ? Non, car Kuhn précise ce que lui-même et sa génération d'historiens des sciences ont appris de Koyré : reconnaître la cohérence de systèmes d'idées qui n'étaient pas les leurs⁶⁶. Kuhn associe invariablement Koyré à Arthur Lovejoy, l'auteur de *The Great Chain of Beings*⁶⁷. C'est donc l'évidence d'une continuité dans les sciences qui l'a frappé quand, pour préparer son cours sur Aristote dans le cursus de Conant, il a lu *Les Études galiléennes*⁶⁸.

Ces reconnaissances de dettes éclairent le sens et le véritable enjeu de *La Structure des révolutions scientifiques*. Il s'agit moins d'analyser les ruptures que de comprendre le fonctionnement quotidien de la science, de dégager la cohérence des problèmes, des méthodes, des visions et valeurs qui les sous-tendent, ce que Kuhn dénomme « paradigme ». Bien d'autres pionniers de l'histoire des sciences professionnelle aux Etats-Unis reconnaissent leur dette à l'égard de Koyré : Isaac B. Cohen⁶⁹, Marshall Clagett⁷⁰, Gerald Holton, Henry Guerlac, et Charles Coulston Gillispie, directeur du *Dictionary of Scientific Biographies*⁷¹. Kuhn n'a pas, semble-t-il, connu Koyré directement, mais il a souvent revendiqué son influence. Dans un entretien tardif, où il esquisse sa biographie en s'efforçant de repérer toutes les personnes qui ont marqué sa pensée, il raconte que c'est Karl Popper qui lui a conseillé de lire *Identité et réalité* :

Popper m'a rendu un immense service. Voici encore un exemple d'accès aux livres qui ont compté pour moi par des personnes inattendues. Il m'a envoyé *Identity and Reality* de Émile Meyerson. Je n'ai pas aimé du tout la philosophie. Mais [...] j'ai aimé le genre de choses qu'il voyait dans le matériau historique. Il y entrait brièvement, pas comme le fait un historien mais il voyait juste et d'une façon bien différente de celle des autres écrits d'histoire des sciences⁷².

En quel sens Kuhn pourrait-il figurer comme un héritier de Meyerson ? Les premiers mots du livre, inspirés par son expérience personnelle de physicien qui a dû se détacher de la science qu'il connaissait pour comprendre la physique d'Aristote, ont un accent très meyersenien : « L'histoire, si l'on consentait à la considérer comme autre chose qu'un reliquaire d'anecdotes ou de chronologie, pourrait être à l'origine d'une transformation décisive dans l'image de la science par laquelle nous

⁶⁵ T. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], Paris, Flammarion, 1972, p. 8.

⁶⁶ T. Kuhn, « The Relations between the history and the philosophy of science [1968] », *The Essential Tension*, Chicago, The University of Chicago Press, 1977, p. 3-20, cit. p. 11.

⁶⁷ A. Lovejoy, *The Great Chain of Beings A Study of the History of an Idea*, Cambridge Mass., Harvard University Press, 1936.

⁶⁸ « A discussion with Thomas Kuhn, Aristides Baltas, Kostas Gavroliu, Vassiliki Kindi, J. B. Conant et J. Haugeland (eds), *The Road since Structure*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000, p. 253-323, cit. p. 285 (notre traduction)

⁶⁹ I. B. Cohen, « Alexandre Koyré in America : some personal reminiscences », 4, 1-4 (1987), p. 55-70.

⁷⁰ M. Clagett, « Commemoration » *Isis*, 57 (1966), p. 165-166.

⁷¹ C. C. Gillispie, *The Edge of Objectivity. An Essay in the History of Scientific Ideas*, Princeton, Princeton University Press, 1966, p. 532.

⁷² « A discussion with Thomas Kuhn, Aristides Baltas, Kostas Gavroliu, Vassiliki Kindi, J. B. Conant et J. Haugeland (eds), *The Road since Structure*, op. cit., p. 286-287.

sommes désormais possédés⁷³». Cette emprise de la science dont Meyerson essayait de se détacher en cultivant l'histoire des sciences justifie l'entreprise historique de Kuhn et sa critique de l'histoire des manuels qui, dit-il, renforce l'emprise du paradigme dominant au point qu'elle évoque un phénomène de possession⁷⁴. C'est pourquoi Kuhn rejoint Meyerson quand il se prononce nettement en faveur d'une analyse historique de la pensée scientifique. Comme lui, il s'insurge contre l'an historicisme du Cercle de Vienne. De fait, il emprunte à Meyerson et Metzger leur lecture de la révolution chimique qui met en valeur la cohérence des arguments des opposants à Lavoisier⁷⁵. Tout comme Metzger, il lutte contre les déformations du passé à des fins didactiques ou de légitimation du présent.

La notion de paradigme présente quelques caractères très meyersoniens : l'importance du savoir non verbal, les opérations de routine, et surtout l'emprise de la science contemporaine sur les esprits. Kuhn reconnaît aussi l'importance d'éléments irrationnels dans l'activité scientifique et, comme Meyerson, privilégie les « produits de la pensée », c'est-à-dire la science faite plutôt que la science en train de se faire. Il reste que le succès extraordinaire du concept de paradigme tient à ce qu'il comporte une dimension de groupe social (ou du moins de communauté de pensée) qui a pu inspirer les études sociales de la science dans les années 1970, mais elle est totalement étrangère à Meyerson. D'après la lecture (ouvertement engagée) de Steve Fuller, la sympathie de Kuhn pour Meyerson tiendrait justement à son attirance pour une vision de la science détachée du monde social et politique l'autorisant à se désengager de la situation. Il fustige cette attitude comme « culturopathie »⁷⁶.

Ainsi, Meyerson, comme Metzger, continuent un peu d'exister dans les pratiques de la génération d'historiens des sciences de profession qui forme à son tour une seconde génération dans les universités états-uniennes et canadiennes. Meyerson se prête en effet à une croisade contre le positivisme. Il faut cependant remarquer qu'il s'agit d'un héritage très sélectif. Certes Kuhn reconnaît l'importance historique de l'approche philosophique de l'histoire des sciences de Meyerson (comme de Cassirer et Brunschvicg d'ailleurs) qui considère avec sympathie les doctrines périmées. En 1968, il note :

Et on a en partie appris cela de la part d'un petit groupe d'épistémologues néo-kantiens, particulièrement Brunschvicg et Meyerson, dont les recherches de catégories de pensée quasi-absolues dans les vieilles idées scientifiques ont produit de brillantes analyses génétiques de concepts, que la tradition dominante d'histoire des sciences a mal comprises ou rejetées⁷⁷.

Mais cet hommage ne réhabilite pas l'entreprise philosophique de Meyerson. Kuhn se débarrasse de l'idée maîtresse du meyersonisme, pour ne retenir que sa lecture de l'histoire des sciences : tout en invitant à lire Meyerson, Kuhn met soigneusement à l'écart la théorie de la connaissance qui inspire ses pratiques historiennes. « J'encourage mes étudiants à lire Émile Meyerson et parfois Léon Brunschvicg. Mais je recommande ces auteurs pour ce qu'ils ont vu dans le matériau historique et non pour leurs philosophies, que je rejette comme la plupart de mes contemporains⁷⁸. » L'œuvre de Meyerson fournit ainsi une source pour l'histoire des sciences, à condition d'être amputée de son ambition philosophique de dégager les principes du fonctionnement de l'intellect humain.

En revanche, une ambition philosophique égale à celle de Meyerson habite Karl Popper, ce philosophe des sciences qui a orienté Kuhn vers *Identité et réalité*. Popper serait-il plus un héritier de Meyerson que Kuhn à qui il s'est opposé dans une longue controverse ? Premier constat : Popper, contrairement à Kuhn, n'exprime aucune dette à l'égard de Meyerson : il le mentionne simplement en passant dans la

⁷³ T. Kuhn, *Ibid.*, p. 15. Nous traduisons littéralement la phrase de Kuhn, terriblement affaiblie dans la traduction française : « image de la science que nous nous faisons de la science aujourd'hui ».

⁷⁴ T. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* [1962], Paris, Flammarion, 1972, p. 15

⁷⁵ T. Kuhn, « The function of measurement in modern physical science », [1961], *The essential Tension, op. cit.*, p. 178-224, p. 212.

⁷⁶ S. Fuller, *Thomas Kuhn. A Philosophical History for Our times*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000, p. 392-397.

⁷⁷ T. Kuhn, « The history of science », *The Essential Tension, op.cit.*, p. 105-126, cit. p. 108

⁷⁸ T. Kuhn, « The relations between the history and the philosophy of science » [1976] *The Essential Tension, op. cit.*, p. 3-20, cit. p. 8

préface à l'édition anglaise de *La Logique de la découverte scientifique*, parmi un groupe d'épistémologues – Kant, Whewell, Mill, Peirce, Duhem, Poincaré, Meyerson, Russell, Whitehead – qui analysent les théories, méthodes et procédés scientifiques afin de comprendre la pensée ordinaire du sens commun⁷⁹. Il ne le cite pas comme quelqu'un qui a compté dans son autobiographie intellectuelle.⁸⁰ Et pourtant, à bien des égards, Popper poursuit la même quête que Meyerson, en dialogue avec le Cercle de Vienne qu'il a fréquenté à ses débuts en Autriche. Tout comme Meyerson, Popper entend faire une théorie de la connaissance foncièrement hostile au positivisme : il prolonge son combat contre l'inductivisme au profit du déductivisme, partage son exigence réaliste, ses vues sur la continuité entre science et sens commun, son goût du paradoxe et surtout la conviction que la science n'est jamais débarrassée de métaphysique. Popper néanmoins ne peut se reconnaître en Meyerson car son champ philosophique à lui embrasse le monde, alors que Meyerson n'a aucun souci de la cosmologie : « Quant à moi, écrit Popper, je m'intéresse à la science et à la philosophie seulement parce que je veux apprendre quelque chose au sujet de l'énigme du monde où nous vivons, et de l'énigme de la connaissance de ce monde⁸¹ ». Plus ambitieux que Meyerson, Popper s'éloigne plus encore de lui pour deux raisons supplémentaires : il s'efforce de tracer des lignes de démarcation entre formes de pensée alors que Meyerson proclame leur unité ; il ne sépare jamais la réflexion sur les sciences de la réflexion politique, alors que Meyerson maintient une sorte de mur entre la connaissance et l'action. Popper, qui a traversé l'épreuve du fascisme, prône un rationalisme critique comme méthode scientifique et modèle de démocratie⁸². Meyerson aurait-il brisé la cloison qu'il a établie entre la connaissance et l'action face à un tel épisode ?

Un regain d'intérêt

Au tournant du XXI^e siècle on observe une nette reprise des publications sur Meyerson qui contraste avec la longue période d'éclipse, surtout en France. Comment comprendre ce regain d'intérêt ? Il est précédé d'une série de publications de ses œuvres. Après une traduction italienne de *La Déduction relativiste* en italien en 1970, la traduction anglaise parue en 1985 s'accompagne d'une remise à l'honneur de l'interprétation meyersonienne de la théorie de la relativité chez certains philosophes de la physique : d'un côté, Elie Zahar y trouve de quoi alimenter un plaidoyer pour une épistémologie réaliste inspirée de Imre Lakatos et Karl Popper, soulignant le rôle central de la métaphysique dans la science⁸³. De l'autre, Milič Čapek s'inspire de *La Déduction relativiste* pour critiquer la spatialisation du temps et réévaluer la position bergsonienne⁸⁴.

En France, la « redécouverte » de Meyerson procède de l'initiative de republier des philosophes de langue française oubliés ou marginalisés : la collection Corpus des œuvres philosophiques en langue française, initiée par Michel Serres dans les années 1980, publie successivement de Pierre Duhem *Le Mixte et la combinaison chimique* (1985), un recueil d'articles d'Hélène Metzger (*La Méthode philosophique en histoire des sciences*, 1987), et enfin de Meyerson *De l'Explication dans les sciences* (1995) puis *Les Essais* (2008). Ces rééditions sont accompagnées de colloques, de numéros de revues et de travaux universitaires sur Meyerson.

La « redécouverte » de Meyerson est stimulée par le dépôt du fonds d'archives détenues par la famille Meyerson et sa mise à disposition à partir de 1999 au *Central Zionist Archives* à Jérusalem et par le soutien du Centre de recherche français de Jérusalem (CNRS). De plus, cette pléiade de travaux trouve un espace de diffusion internationale grâce à l'essor de l'histoire de la philosophie des sciences au sein d'une nouvelle société savante nommée HOPOS (*History of Philosophy of Science*), créée en 1996,

⁷⁹ K. Popper, *The Logic of Scientific Discovery*, Londres, Routledge, 1959, p. xxv.

⁸⁰ K. Popper, *Unended Quest. An Intellectual Autobiography*, Londres, Routledge, 1992.

⁸¹ K. Popper, préface à l'édition anglaise de *The Logic of Scientific Discovery*, Londres, Routledge, 1959, p. xxvi. Notre traduction.

⁸² Voir K. Popper K., *The Open Society and its Enemies*, Londres, Routledge, 1945. Traduction partielle en français, *La société ouverte et ses ennemis*, Paris, Éditions du Seuil, 1979. *Conjectures and Refutations: The Growth of Scientific Knowledge*, Londres, Routledge and K. Paul, 1963.

⁸³ E. Zahar, « Meyerson's relativistic deduction ; Einstein versus Hegel », *The British Journal for the Philosophy of Science*, 38 (1987), p. 93-106. Voir aussi *Essai d'épistémologie réaliste*, Paris, Vrin, 2000 et *Why Science Needs Metaphysics, A Plea for Structural Realism*, Open Court, 2007.

⁸⁴ Milič Čapek, introduction de E. Meyerson *The Relativistic Deduction*, D. Reidel Publishing Co., 1985. p. xxiii-liiii

qui organise une conférence tous les deux ans et publie une revue⁸⁵.

Mais pourquoi lire Meyerson aujourd'hui ? Si comme il l'écrivait « science et philosophie peuvent si peu se passer l'une de l'autre⁸⁶ », quel sens cela a-t-il de remettre en honneur un projet philosophique élaboré au début du XX^e siècle à l'époque de l'atomistique, de la physique relativiste et quantique ? Sans aller jusqu'à insinuer qu'un système philosophique se périmé, il est certain qu'il y a des modes philosophiques. Les grandes doctrines épistémologiques sont datées : de même que le conventionnalisme de Poincaré, Milhaud, Duhem est l'expression philosophique de la thermodynamique et de l'électromagnétisme, le réalisme de Meyerson traduit la pensée de Planck et d'Einstein, leur volonté de pénétrer la réalité, de « lever un coin du grand voile »... Meyerson porte un diagnostic plausible, comme le montre Isabelle Stengers, sur la métaphysique qui sous-tend la physique de son époque, celle qui institue le paradigme dominant durant une bonne partie du XX^e siècle⁸⁷. Mais ce diagnostic perd toute plausibilité pour éclairer des recherches actuelles telles que les nanotechnologies, la génomique, la bioinformatique, l'intelligence artificielle, la biologie de synthèse... Le modèle actuel des technosciences, plutôt porté à comprendre ce que « font » les objets que ce qu'ils « sont », leurs performances plutôt que leur structure, tourné vers l'opérationalisme plutôt que vers l'explication, affiche une remarquable « indifférence ontologique⁸⁸ », qui semble défier l'axiome meyeronien : « l'ontologie fait corps avec la science ». Si la science d'aujourd'hui passe pour indifférente à l'ontologie, si elle semble détachée de la passion de l'explication et de la tyrannie de l'identification, comment interpréter ce regain d'intérêt pour l'œuvre de Meyerson ?

Dans l'hommage qu'il prononce en 1961 pour commémorer le centenaire de la naissance de Meyerson (et de Milhaud) à la Société française de philosophie, son disciple René Poirier prenait soin de distinguer trois aspects dans l'œuvre de Meyerson : son problème, sa méthode, sa doctrine⁸⁹. Reprenons ces trois perspectives un demi-siècle plus tard.

Le problème de Meyerson – comprendre le fonctionnement de l'intellect – est certes toujours actuel, mais il est aujourd'hui entre les mains des sciences de la cognition qui tendent à occuper la place jadis réservée à la philosophie, à l'épistémologie, à la psychologie, etc. Le problème qu'affrontait Meyerson est retraduit en termes de réseaux de neurones, de circuits métaboliques et autres.

Quant à sa méthode – l'alliance d'histoire des sciences et d'épistémologie qu'il appelle « analyse des produits de la pensée » – elle semblait totalement périmée au cours des dernières décennies du XX^e siècle. Dépassée, enterrée par philosophie analytique poursuivant l'analyse logique et linguistique de la science initiée par le Cercle de Vienne et plus encore par les études sur la science (Science, Technologie et Société) prônant l'étude des pratiques et l'intégration de la société, en rupture complète avec l'histoire intellectuelle promue par Meyerson et ses disciples Koyré et Metzger. Cependant un nouveau mouvement baptisé *Integrated History and Philosophy of Science (&HPS)*, se propose depuis 2006 de révéler les affinités entre histoire et philosophie des sciences et de les faire avancer conjointement⁹⁰. Ce projet fédère un grand nombre de chercheurs d'horizons très divers et prend une ampleur internationale qui redonne sens à l'entreprise de Meyerson.

La doctrine de Meyerson semble plus difficile à sortir du « musée » de l'histoire de la philosophie. En particulier, ses thèses sur l'unité de la pensée dans le temps, comme dans l'espace, ont été supplantées

⁸⁵ <http://www.jstor.org/page/journal/hopos/about.html>.

⁸⁶ É. Meyerson, *De l'Explication dans les sciences*, op. cit., p. 501.

⁸⁷ I. Stengers, « La plausibilité du diagnostic meyeronien », *Corpus, revue de philosophie*, N°58 (2010), p. 307-322.

⁸⁸ Expression empruntée à Peter Galison. Sur la philosophie des technosciences, voir B. Bensaude-Vincent, *Les Vertiges de la technoscience. Façonner le monde atome par atome*. Paris, La Découverte, 2009. B. Bensaude-Vincent, Sacha Loeve, Alfred Nordmann, Astrid Schwarz, "Matters of interest: The objects of research in science and technoscience", *Journal for General Philosophy of Science*, 42 (2011), p. 365-383.

⁸⁹ R. Poirier, « Meyerson, Milhaud et le problème de l'épistémologie », *Bulletin de la Société française de philosophie Commémoration du Centenaire de la naissance de deux épistémologues français*, op. cit. p. 65-94.

⁹⁰ Initiative du Center for Philosophy of Science et de l'Université Notre Dame aux États-Unis vient renouer avec la tradition meyeronienne. Voir <http://www3.nd.edu/~andhps/about.html>.

par les études historiques et anthropologiques des formes de pensée qui mettent en évidence la diversité épistémique. Alistair Crombie, proche de Koyré, a introduit la notion de styles scientifiques⁹¹, reprise et amplifiée par Ian Hacking⁹². L'école française d'anthropologie – de Claude Lévi-Strauss à Philippe Descola – a mis en relief la diversité culturelle dans les manières de pensée comme dans les visions de la nature et les ontologies, en opérant un décentrement par rapport à la culture occidentale⁹³.

Et pourtant, force est d'avouer que pour bien comprendre ce triomphe de la diversité, pour dépasser la vision dichotomique qui oppose la nature unique au multiculturalisme, il faut prendre au sérieux un autre point clé de la doctrine de Meyerson, l'engagement ontologique de toute forme de pensée. Les paroles de Meyerson - « l'ontologie fait corps avec la science elle-même et ne peut en être séparée » - prennent un sens plus aigu quand les nanosciences et biotechnologies conçoivent d'étranges machines vivantes. Il faut reprendre à un siècle de distance, le combat de Meyerson contre la prétendue « indifférence ontologique » du positivisme pour examiner le statut ontologique de ces êtres qui ne sont pas seulement « des produits de la pensée » parce qu'ils sont appelés à durer dans le monde et qu'il faut inventer les voies d'un monde commun. En d'autres termes, l'ontologie et la métaphysique impliquées dans les sciences ne nous permettent plus de séparer, comme Meyerson, l'action de la connaissance, l'éthique de la science.

⁹¹ A. C. Crombie, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition: The History of Argument and Explanation Especially in the Mathematical and Biomedical Sciences and Arts*. London, Gerald Duckworth & Company, 1995.

⁹² I. Hacking, *Historical Ontology*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

⁹³ Voir par exemple, F. Jullien, *La propension des choses*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 et Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005. Sur Descola et Meyerson, voir F. Fruteau de Laclos, *Émile Meyerson*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 174-182.